

Zeitschrift: Kinema
Herausgeber: Schweizerischer Lichtspieltheater-Verband
Band: 4 (1914)
Heft: 24

Rubrik: Film-Beschreibungen

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

er „Das nackte Weib“ hieß, trotzdem in dem Stück ein fürperlich nacktes Weib überhaupt nicht vorkommt. Die Kinofirma suchte sich auf ihre Weise aus der Patsche zu ziehen. Sie griff zu ihrer Kenntnis des Französischen und verwandelte „Das nackte Weib“ in „La femme nue“. — Wie naiv, ruft der geehrte Leser aus — da blizte sie sicher ab! — Hat sich was — der moralische Schauder der Berliner Zensurbehörde reagierte nicht auf die französische Bezeichnung. Sie passierte glatt. — Worin sich ein nacktes Weib von einer femme nue unterscheidet — bleibt Geheimnis der aufmerksamen Behörde.“

England.

— **Ein neuer Kinopalast in England.** In Aberdeen wurde das Skalatheater eröffnet, ein Kinopalast, wie ihn selbst London nicht aufzuweisen vermag. Der Granitbau hat herrliche Dekorationen, der Zuschauerraum weist außer geräumigem Parkett vier „Lee-Terrassen“ auf, von denen man einen guten Ausblick auf die Vorstellungen hat und zu denen Lifts emporführen. Die Sitze sind luxuriös und bequem, das Orchester besteht aus Künstlern, die Vorstellungen sind tadellos.

Amerika.

— **Roosevelt als Filmdarsteller.** Kaum ist der Expräsident Roosevelt von seiner beschwerlichen Jagdexpedition zurückgekehrt, so macht die Kinobranche dort schon Ref-lame mit „Teddy“. Ein Filmdreiafter wird unter dem Titel annonciert „Mit Col. Roosevelt in Südamerika“. Es heißt, daß das frühere Staatsoberhaupt selbst für Aufnahmegelegenheiten und auch dafür gesorgt hat, daß er recht oft im Film erischeine; er solle solcher Art der Re-gisseur gewesen sein.



Film-Beschreibungen.



Mademoiselle Josette, ma femme.

(Eclair.)

Première partie.

Les Dupré dinent en famille. Le parrain, André Ternay, fait la joie de Josette, la jeune fille de la maison, par sa faconde amusante. Un café savoureux est servi; c'est l'heure heureuse entre toutes. Joé Jackson, le fiancé de Josette, accourt, affolé, versant des flots de larmes. Que se passe-t-il? Quel cataclisme insupponné agite ainsi le tendre amoureux? Joé vient de recevoir, à l'instant, une lettre où son père l'informe qu'il ne saurait consentir à son mariage avant un an! Il faut que le jeune homme visite auparavant toutes les comptoirs dont il sera plus tard directeur. Cette nouvelle consterne la famille Dupré. Les projets ensoleillés de Josette, les beaux espoirs vainqueurs des fiancés, tout ça s'écroule. Le parrain ne comprend pas les raisons de cet affolement. Voyons! n'ont ils pas devant eux, ces chers enfants . . . l'avenir qui n'est à personne puisqu'il appartient aux amoureux? Non! Le

testament de tante Amélie ne lègue à Josette cinq cent mille francs, une fortune, qu'à la seule condition qu'elle soit mariée avant dix-huit ans. Dans deux mois Josette atteindra cette âge, pour tous heureux, qui fait son désespoir. Le fiancé s'en va, douloureusement, inspecter les marchandises paternelles. Le parrain est un bon coeur, mais il n'aime point les traces. Heureusement, de gais amis, parmi lesquels Panard, un fameux drille, envahissant la garçonnière; ils sont en galante compagnie. Voilà qui va dissiper la tristesse de cette soirée. On organise un fin souper, on débouche, avec éclats, les mousseux jallissants; on rit, on chante, et le parrain oublie les peines de sa gracieuse filleule. Mais Josette n'oublie pas son parrain. Elle a une idée, une fière idée, qu'il faut réaliser de suite. Il est onze heures du soir. Q'importe! Cela ne saurait arrêter une jeune fille décidée. Suivie de sa bonne, elle quitte sa maison, laissant les époux Dupré dans un ahurissement absolu. On sonne chez André Ternay. C'est Josette. Dans un petit salon, le parrain l'interroge anxieusement. Pourquoi cette venue? Madame Dupré est-elle morte de douleur? Retrouva-t-on Joé noyé dans ses larmes? Non, la raison est simple, claire et candide comme les yeux de Josette: mademoiselle a besoin d'un fiancé avant deux mois, sinon, pas d'héritage; Joé revient dans un an; le parrain voudra bien épouser sa filleule. On divorcera ensuite. Ce sera un jolie petit mariage pour de rire, en attendant l'autre, le vrai. Ternay ne rit pas. Supplé par Josette, réclamé bruyamment par ses invités, désireux d'en finir, il se voit obligé d'accepter. M. et Mme Dupré, qui cherchaient leur fille, arrivent chez Ternay. Ils veulent des explications. Josette présente son nouveau fiancé à ses braves parents, lesquels ne savent pas qu'il faut de plus admirer: du génie de leur fille ou de la fatalité du destin. A minuit, de tels problèmes étant déplacés, la famille Dupré rentre chez elle goûter un repos bien mérité. Et le nouveau fiancé de Josette, le fidèle convive de tous les festins nocturnes, pour qui la vie avait été, jusqu'ici, une charmante école buissonnière, aussi penaud que le renard de la fable, annonce à ses invités son prochain mariage.

Deuxième partie.

Josette et son parrain font leur voyage de noce. Dans un hôtel moderne, au coeur des alpes, ils sont descendus, Josette est parti ce matin-là en excursions, dans la montagne; le parrain fait la grasse matinée. Panard, le joyeux noceur, l'ami de Ternay, vient les rejoindre. Voici quinze nuits qu'il n'a point fermé l'oeil, quinze nuits qu'il prend au cercle, de magistrales culottes. Cela ne peut durer. Aussi, chambre 21, Panard s'endort profondément, l'esprit vierge de tout souci: il dort. En ce temps, Josette, joyeusement, gravit la montagne, saute d'une roche à l'autre. Le vent enlève son chapeau. Elle court si rapidement que ses amis ont peine de la suivre. Le paysage est splendide, l'air des cimes emplit les poumons. Josette, tout en jouant, laisse tomber une lettre, dont très discrètement Valorbier, un de ses compagnons, prend connaissance; elle est de Joé. Une lettre du fiancé semble équivoque à Valorbier, elle est faussement interprétée. L'indélicat personnage se propose de la rendre en temps opportun, de l'échanger plutôt contre un baiser. Pourquoi se chéner

avec une femme frivole. Ils rentrent. Voici l'instant de courtiser la belle, pense Valorbier. Il arrête Josette et lui remet la lettre perdue; puis, abusant d'une situation qu'il suppose favorable à ses desseins, il ajoute quelques mots impertinents que Josette accueille fort mal. Valorbier se trompe, elle n'est pas de ces femmes légères à qui l'on peut impunément conter fleurette. Au reste, le parrain va le lui montrer immédiatement. André Ternay avait assisté à la scène. Il ne peut subir que l'on fasse un affront à sa jeune filleule; il n'est pas son mari, c'est entendu, mais soudain, il comprend qu'il serait beau de l'être. L'indignation le prend. Cette affaire se réglera au plus vite dans un petit bois proche. Blême de colère, Valorbier se retire, cependant que le parrain, très calme, fait chercher Panard. Pauvre Panard, il dormait admirablement. Le maître d'hôtel a beau le retourner, non sans quelque violence, il dort. „Monsieur, levez-vous vite!“ Panard se réveille. André lui apprend la nouvelle: il va se battre avec un godelureau, qui fut impoli à l'égard de Josette; il faut deux témoins. Panard fera office de premier témoin; qu'il s'adjoigne un second et trouve des armes, le rendez-vous, dans quelques minutes, en ce petit bois de sorbiers où le vent de la montagne passe en chantant. Panard sollicite du maître d'hôtel de lui faire l'honneur d'être le second témoin. Emus, ainsi qu'il le faut, en une assez grave circonstance, les deux témoins cherchent des armes. Des couteaux de cuisine, des hachoirs, de vieux pistolets d'arçon, ils ont un choix magnifique. En dernier ressort, ils emportent des épées. Dans le petit bois frais, les deux adversaires sont en présence. Le combat est animé, les épées scintillent au soleil. Panard commence vraiment à se réveiller. Chez elle, Josette est rentrée, très émue. Elle pressent qu'une chose grave va se passer. Accoudée à sa fenêtre, admirant le paysage, elle songe. Des hommes sont là-bas dans le bois. Que font-ils? Elle prend sa lorgnette. Cruelle vision d'un instant; Josette a reconnu le parrain se battant avec Valorbier. Comme une folle, elle veut les rejoindre, les séparer, protéger André Ternay de son corps. Elle n'a pas le temps. Voici que Ternay rentre à l'hôtel, légèrement blessé au doigt, suivi du fidèle Panard. Elle se précipite dans ses bras, et, posant sa jolie tête sur l'épaule de son défenseur, elle pleure comme un enfant. Sa présence, devenant inutile, Panard va reprendre le somme brusquement interrompu. Josette et André Ternay vont se séparer pour quelques heures. C'est avec tristesse qu'ils se séparent dans leurs chambres respectives. Ils sentent qu'ils souffrent de ne pas être ensemble. Ce trouble nouveau leur révèle, combien est grande leur mutuelle affection. La bonne apporte une lettre à Josette, c'est une raison de rejoindre André, il la liront en chœur. André Ternay comprend, à ce geste confiant, son bonheur prochain; il ouvre fébrilement la missive. Elle est de Joé et vient de Zanzibar, où le fils Jackson s'est vu condamner à quatre ans de prison pour avoir grossièrement injurié un grand-vézir. Josette et André rient de cette aventure. Ils s'étaient promis d'attendre, durant un ans, le retour du fiancé lointain: les voici déliés de leur serment. Ils s'aiment. Josette est heureuse. André décide de partir cette fois-ci pour un véritable voyage de noce. Ils iront s'aimer à Ve-

nise. Le soir, les gondoliers les promèneront sur les canaux sombres. Et, naturellement, on emmènera Panard. Pauvre ami, on le réveille: „En route pour l'Italie!“ Enfin, il lui reste une ressource, c'est de dormir en chemin de fer. Et dans le train qui les emporte, le parrain, triomphalement, serre en ses bras mademoiselle Josette, sa femme, la charmante et tendre madame Ternay.

Am Leben vorbei.

(Ambosio-Film.)

Rina hat als Carmen verkleidet den jungen Jurewski, einen jungen Poeten, auf einem Maskenballe kennen gelernt. Den Jünger der Kunst verfolgte ihr Bild überall, und als er sie nach einiger Zeit zufällig traf, da redete er so lange auf sie ein, bis sie ihm versprach, ihn in seiner Wohnung zu besuchen. Sie kam öfters wieder. Jurewski verzehrte sich in Sehnsucht, denn Rina war sehr unpünktlich und ließ ihn häufig warten. Wenn sie kam, da war es für sie ein Vergnügen, ihn zu quälen, und wenn er meinte, ihre Liebe gewonnen zu haben, da sah er bald, daß sie ihn bloß verlachte. Doch nach einigen Monaten langweilte sich Rina bereits. Auf einer Ausstellung stellte ihr Jurewski seinen Freund, den jungen Künstler Bolin vor und Rina widmete sich sofort auffallend dem jungen Maler und lachte über die Eifersucht Jurewskis. Als er es vor Sehnsucht einst nicht mehr aushielt, eilte er in die Wohnung seines Freundes und siehe da, er traf Rina in seinen Armen. Endlich hatte er sich Gewißheit verschafft und er schleuderte ihr die Worte ins Gesicht: „Im Jagen nach dem Märchen des Lebens eilst du am Leben vorbei. Hierauf entfernte er sich, um seinem Leben ein Ende zu bereiten. Doch nun folgten für Bolin Tage der schrecklichen Ungewißheit, denn auch er hatte sich sterblich in Rina verliebt und merkte, daß das Weib kein Herz besitze und an seiner Qual Vergnügen finde. Er schrieb ihr zärtliche Briefe; doch diese Briefe beantwortete sie nicht, und er erzwang sich eines Tages den Eingang in ihr Haus, doch wies sie ihm die Türe mit den Worten: „Verlassen Sie augenblicklich meine Wohnung, oder ich mache von meinem Hausrecht Gebrauch.“ Er wankt wie betäubt zur Türe und ruft ihr noch zu: Wenn Sie morgen um 8 Uhr nicht sagen, daß Sie für immer mein sein wollen, so wird es zu spät sein! Ich liebe Sie mehr denn mein Leben!“ Als Rina ihm telephonisch ihr Jawort geben wollte, da hat er seinen seelischen Qualen ein Ende bereitet. Durch dieses neue Opfer wurden Rinas Augen und Herz geöffnet. Sie griff in ihrer Verzweiflung zum letzten Ausweg. Am Tage der Beerdigung des Verschmähten starb auch sie mit der Chrysantheme auf den Lippen. So endete das Märchen ihres Lebens.

Die Hölle.

Heinrich Piepenart liebt die Frauen im allgemeinen so sehr, daß es ihn auch nicht geniert, einmal einer andern Frau wie der eigenen die Cour zu schneiden. Eines Tages erhält er ein Billet doux. Süßer Heinrich! Heute Abend bin ich frei und kann mit dir zusammen sein, suche aber ein Plätzchen aus, wo wir ungestört sein werden und gib sofort Bescheid deiner Emma. Nach Geschäftsschluß findet er in Madame Bertin eine teilnahmevolle Seele, welche ihm eines ihrer Zimmer zur Verfügung stellt, die sie sonst für Tage und auch für Stunden vermietet. Froh eilt er nach

Hause, wo ihn die Schwiegermutter mit den Worten empfängt: „Mein seliger Mann hätte es wagen sollen, sich nach Geschäftsichluß auch nur eine Minute zu verspäten; jetzt kommst du erst?“ und „Wo warst du?“ jekundierte a tempo seine Frau. Da naht in Form des Telegraphenbooten ein Retter für Heinrichs peinliche Situation. „Lieber Heinrich! Du Du mußt mir einen großen Gefallen tun, gehe heute nicht aus, denn ich komme, um mit dir etwas sehr Wichtiges zu besprechen. Dein Gustav.“ Die gefährliche Lage ist gerettet, denn Heinrich unterhält seine Frau und Schwiegermutter krampfhaft von seinem Freunde und läßt sich von diesem Gesprächsthema nicht mehr abbringen, bis Gustav selbst eintritt. Nach kurzer Begrüßung lassen Frau und Schwiegermutter die beiden Freunde allein. „Gustav, beginnt der sanfte Heinrich, „Du mußt mir einen Gefallen tun. Sag zu meiner Frau, du hättest mich zum Abendessen eingeladen, denn ich muß zu einem Rendezvous.“ „Gerne, lieber Heinrich, aber du mußt mir auch helfen und mir dein Schlafzimmer zur Verfügung stellen, denn ich selbst habe ein Rendezvous, und Madame Bertin, auf die ich gerechnet hatte, konnte mir kein Zimmer mehr geben, denn sie sind alle belegt. Um deine Frau und Schwiegermutter zu entfernen habe ich gleich eine Voge für heute abend mitgebracht und so ist uns beiden geholfen.“ Heinrich ließ zu seinem Unglück Emma's Brief in seiner Tasche und seine Frau findet denselben. Nach Geschäftsichluß ist darum seine Frau auch bei Madame Bertin, bei welcher sie ihren Duffel sowie ihren 16jährigen Neffen vorfindet. Aber deshalb ist sie nicht hergekommen. Sie dringt auf Madame Bertin ein, ihr das Zimmer, welches ihr Mann für den heutigen Abend gemietet hat, zu überlassen oder sie mache einen solchen Skandal, daß die Leute von weit und breit zusammenlaufen. Kurze Zeit darauf kommt Heinrich an und hofft seine Freundin vorzufinden. Doch wer beschreibt seinen Schrecken, als er seine Frau und die Schwiegermutter im Zimmer sieht. Das erste ist natürlich, daß Heinrich zu leugnen sucht, doch als ihm seine Frau den Brief entgegenhält, sucht er seine Rettung in der Flucht, doch auch hieran wird er gehindert. „Zur Strafe, mein Lieber, wirst du deine Geliebte empfangen, aber wir, ich und deine liebe Schwiegermutter, werden dich hinter dem Vorhang beobachten, ob du zu deiner Geliebten recht zärtlich sein kannst. Zärtlicher, als zu deiner angetrauten Frau.“ Kurze Zeit darauf tritt seine Geliebte in das Zimmer, doch Heinrich bereitet ihr merkwürdigerweise einen recht kühlen Empfang. Mit der Zeit wird er etwas wärmer. Doch immer, wenn er seine Geliebte umarmen will, taucht hinter dem Vorhang der Kopf seiner Frau und Schwiegermutter auf. Endlich, als ihn seine Geliebte wieder umarmt, verschließt er die Augen und läßt sich auch von seiner Frau nicht mehr zwingen, das Glück aus den Armen zu lassen. Frau und Schwiegermutter schlagen wie blind auf die Beiden ein und Fräulein Emma echappiert und eine halbe Stunde später ist sie in Heinrichs Wohnung, denn nachdem sie sich glücklich gerettet, will sie zu ihrem zweiten Rendezvous, welches sie mit Gustav hat. Heinrich wird nach Hause geschickt, während seine Frau und die Schwiegermutter in die Oper fahren. Doch heute ist nun einmal ein Unglückstag. Wegen Indisposition des Tenors wird die Aufführung der Oper abgesetzt und die Frau kommt gerade recht, um ihren Mann wieder

in den Armen Emmas zu finden. Diesmal entgeht er seiner Strafe nicht.



Verschiedenes.



— **Aufruf gegen die Schmier- und Bestechungsgelder.**
Die Frage der Stellungnahme zu diesem brennenden Unwesen ist jetzt akut geworden. Mit allen nur erdenklichen Mitteln muß hiergegen energisch Front gemacht werden, und wenn ich in dieses furchtbare Wespenneß greife, so hoffe und rechne ich auf die Unterstützung aller wohlgesinnten Kreise unserer Branche. Ich bin mir der Schwere meiner Aufgabe voll bewußt und habe, bevor ich mich damit an die Öffentlichkeit beuge, auch mit einigen hervorragenden Firmen Rücksprache genommen, und überall ist mir Unterstützung zugesagt worden. Wir Kinobesitzer müssen jetzt mit jedem Pfennig rechnen und können uns nicht durch Zahlungen von Schmier- oder Bestechungsgeldern, welche seitens einiger Lieferanten bezahlt werden — schädigen lassen. Zur Illustration führe ich folgenden Fall an: Vor einigen Tagen war ich bei einem Lieferanten, welcher mir erzählte, daß er mit Kinobesitzern gar nicht mehr arbeiten könne. Auf meine Frage: „Weshalb nicht?“ sagte er mir, daß die Herren Vorführer immer so viel verdienen wollen. Kostet eine Linse z. B. 3,10 Mark, so wird an ihn das Anfinnen gestellt, eine Rechnung über 450 Mark auszustellen. In allen Fällen hat dieser Lieferant als anständiger Kaufmann das Verlangen abgelehnt. Die Folge war, daß kein Vorführer oder anderer Angestellter zu ihm kam. Ich könnte hier noch mehr solcher Fälle aufzählen; ich unterlasse es aber, weil ich genau weiß, daß diese Unsitte, gelinde ausgedrückt, allgemein bekannt ist. Bemerken will ich hierzu noch, daß sich beide Teile, Fabrikant sowohl wie Angestellter, strafbar machen. Mein fester Entschluß ist es, jeden mir von jetzt ab bekannt werdenden Fall unnachsichtlich zur Anzeige zu bringen. An alle gutgesinnten Kreise richte ich heute die öffentliche Bitte, mir ihre Zustimmung zu diesem Schritt schriftlich zu erklären. In einer demnächst einzuberufenden öffentlichen Versammlung kann über die erforderlichen Schritte eine Vereinbarung getroffen werden. Die gesamte Fachpresse hat bereits durch Veröffentlichung meines Aufrufes ihre Unterstützung bewiesen und solche auch für die Folge zugesagt. Martin Gützlow, Berlin, Münz-Theater, Münzstr. 10. Telephon: Norden 10,159.

— **Eine neue Reklame.** Ein Kinobesitzer annonciert: „Für 10 leere Flaschen des Putzmittels Fleckweg erhält Jeder eine Gratiseintrittskarte.“ Nun sammeln die Kinder überall diese Flaschen und der Fabrikant bezahlt dem Kinomann gerne die Billetts. Das Kino hat keine Jugendvorstellungen mehr vor leeren Bänken, auch manche Hausfrau bringt abends die gewünschten Flaschen mit und das Putzmittel hat eine ausgezeichnete Reklame gefunden in — Amerika.